

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

TREIZIÈME ANNÉE

1886



PARIS

AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

30, RUE DU BAC, 30

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887
UNION OF
CALIFORNIA

G505

C6

v. 12

THE
UNIVERSITY OF
MICHIGAN

COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1886.

I

I

LES VOIES ANCIENNES

DES GLACIERS DU PELVOUX

- I. LES DOCUMENTS ÉCRITS. — II. LES PASSAGES ANCIENS.
III. DE LA BÉRARDE A VILLE-VALLOUISE PAR LE COL DE COTE-ROUGE.
IV. DE BRIANÇON A LA BÉRARDE
PAR LE COL DU CLOT DES CAVALES. — V. ASCENSION DE LA BARRE
DES ÉCRINS PAR L'ARÊTE OCCIDENTALE.

I. — LES DOCUMENTS ÉCRITS

Depuis trois ans, je n'avais plus repris le chemin accoutumé des Alpes, lorsqu'en août 1886 les fêtes magnifiques du Congrès de Briançon me ramenèrent dans le massif du Pelvoux.

Je réalisai alors un projet réservé depuis bien des années, celui d'apporter mon tribut à l'histoire des anciens sentiers de la région glaciaire, après avoir traversé ceux que je ne connaissais pas encore ou revu ceux qui m'étaient déjà familiers.

Cette histoire a été effleurée par plusieurs auteurs, comme on le verra plus tard ; mais depuis la fondation du Club Alpin Français, on ne trouve, dans la masse énorme des trésors géographiques nouveaux que renferme la collection de nos *Annuaires*, aucun document sur le sujet que j'ai

le dessein d'esquisser, et il faut arriver jusqu'à ces dernières années pour trouver un travail suivi, issu de recherches bien ordonnées, sur les Alpes briançonnaises ¹.

Dans son étude sur le *Massif du Pelvoux au XVIII^e siècle*, mon collègue et ami M. Charles Rabot a fait plus, en effet, qu'effleurer la question; il a pris la peine de demander à des archives inexplorées quelques-uns de leurs secrets, et ses recherches, sans conclusions d'ailleurs, ont semblé mettre en lumière ce fait historique inattendu que dès le XVII^e siècle, des communications existaient entre des vallées séparées par de vastes glaciers, que ces communications ont en général cessé depuis ou sont devenues intermittentes et n'ont été reprises que de nos jours, après la *découverte* des Alpes dauphinoises.

Après avoir compulsé les auteurs négligés par M. Rabot, revu les sources auxquelles il a puisé, et interrogé les traditions, je vais essayer de serrer de plus près la question et chercher à arriver à des conclusions exactes.

Les passages anciens, ou signalés comme tels, que nous regardons aujourd'hui comme étant d'ordre dangereux, c'est-à-dire nécessitant la mise en train de quelques précautions et notamment l'usage de la corde, sont nombreux.

J'écarterai tout de suite et sans hésitation de mon travail les cols du *Sellar*, du *Loup*, du *Says*, de la *Muande* et de la *Muzelle*. Les documents qui établissent que ces passages ont été pratiqués de tout temps sont en effet précis; ils se sont accumulés de telle façon au cours de mes perquisitions que je serais inutilement prolixe en les énumérant. Je me bornerai tout spécialement à l'étude des communications d'autrefois entre les vallées de la Gyrone, de la Guisane et de la Romanche, d'une part, et celle du Vénéon de l'autre.

1. *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1882 : Notes sur le massif du Pelvoux au XVIII^e siècle, par Charles Rabot.

DOCUMENTS PAR ORDRE D'ANCIENNETÉ

I. *Archives locales.* — En dehors des traditions, sur lesquelles nous reviendrons plus loin, la pièce la plus ancienne qui soit connue existe dans les archives communales de Saint-Christophe en Oisans. M. Rabot y a relevé la limitation, faite le 23 septembre 1673, de la *communauté* de Saint-Christophe : elle assigne comme bornes à la commune les *cols* de la *Maillande*, du *Garansaud*, de la *Temple* et des *Estançons*, enfin le *fond du Vallon du Moulin*, aujourd'hui Vallon de la Selle.

Le premier est le col de la Muande ou moins probablement celui de la Mariande, qui paraît moderne. Le col de la Temple est-il le passage actuel ? c'est ce que nous examinerons par la suite. Quant à celui des Estançons, nous verrons qu'il se rapporte au col du Clot des Cavales. Reste le col de *Garansaud*, qui nous met en présence d'un petit problème.

Vers le Sud de la vallée du Vénéon, précisément à la place de la Tête du Roujet, Cassini cite ce nom : *Gassandoure* ; plus au Sud-Ouest, nous avons d'ailleurs *Loranoure*. On sait quel peu de souci certains auteurs avaient de l'orthographe des noms, et ces deux mots, le premier surtout, peuvent se traduire : Grande-Ourse, sans nous indiquer davantage quelle était la position du col.

Je ne veux pas revenir sur les batailles que les alpinistes modernes se sont livrées à propos de l'orthographe ¹ géographique, et je préfère laisser place au doute.

1. Nous avons peut-être fourni aux discussions leur juste conclusion, en faisant remarquer qu'à la Grave, les anciens prononçaient *Meidjo*, et que, par suite, on ne serait que logique en n'écrivant ni *Meije*, ni *Meidje*, ni *Medge*. M. Georges Leser a reproduit mon dire dans l'*Annuaire* de 1885 et en a tiré des déductions fort sages. On pourrait multiplier les exemples à l'infini ; ainsi nous aurions les Ebans pour les Bans, le Séléon pour le glacier de Sélé, les Aratchas (huche à pain en

II. *Mémoires de La Blottière*. — De 1709 à 1712. La Blottière, ingénieur ordinaire du roi, fit une série de reconnaissances dans les Alpes. Outre les cartes dressées alors, La Blottière a laissé des mémoires descriptifs d'une valeur inappréciable¹; M. Rabot en a cité un; je vais les reprendre tous après les avoir soigneusement collationnés :

1° *Mémoire concernant les frontières de Piémont et de Savoye*² :

« Col de la Grande-Sagne autrement Vallée froide au-dessus du village de Lapisse Mauvais pour les gens de pied à cause des glaciers qu'il faut traverser, va tomber au Bourg d'Oysans passant à St Christophe de la pisse au Bourg d'Oisans 9 heures. »

2° *Description du haut Dauphiné* :

« Col de la Grande Sagne ou de l'Alfroide au-dessus des Villages de la Pisse pour Pietons, va à St Christophe près le Bourg Doisans de ville Vallouise à St Christophe 9 heures très-mauvais chemin à cause des glaces qu'on y trouve. »

Est-il possible de trouver des affirmations plus explicites? Nous ne sommes pas ici en présence des *on-dit* auxquels nous allons nous heurter plus tard! On va bien alors de Vallouise à la Bérarde par le col de la Grande-Sagne; la durée et les accidents du voyage semblent empruntés à un Guide moderne; enfin on précise bien que les difficultés viennent de la présence des glaciers et qu'un seul chemin existe.

Les deux mémoires que je viens de citer sont originaux;

patois de Vallouise) pour les Arcas, l'Alléefreyde pour l'Ailefroide, Leychauda pour Echauda, Henveiress pour les Henvières, etc.

1. Lire dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1884, « la totale et vraie description de tous les passages lieux et destroits par lesquels on peut passer et entrer des Gaules es Italies » en 1515, publiée par M. Merceron. Ce mémoire, que je cite à titre de curiosité, ne m'a fourni aucun renseignement sur l'accès de la région des glaciers.

2. Je conserve scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de l'original.

mais j'ai pu en consulter deux éditions remaniées par Bourcet en 1731 et 1743. Il y est dit :

1° « Col de la Grande Sagne autrement Val froide au-dessus des villages de la pisse et du col de l'Echauda, « mauvais pour les gens de pied à cause des glacières qu'il « faut traverser et va tomber au Bourg d'Oisan passant à « Saint-Christophe ; mais il y a plus de 30 ans que les éboulements des glacières ont rendu le passage impraticable « et qu'il n'y a passé personne. De la Pisse au Bourg « d'Oisans neuf heures. »

Ce document cite à la table des matières le col de l'Allée-froide et la montagne de l'Allée-froide.

2° « Col de la Grande-Seigne ou de l'Alfroide. Au-dessus « des villages de la pisse pour piétons va à St Christophe « de Ville aval louise à St Christophe neufs heures et « demy très mauvais comme chemin à cause des glaces « qu'on y trouve qui le rend presque toujours impraticable. « Il n'y a que ce chemin impraticable depuis cinquante « ans par le boulement des glaciers. »

Le chemin est presque toujours impraticable, mais on passait sans conteste au xvii^e siècle.

III. *Cartes de La Blotière.* — Les magnifiques cartes du savant ingénieur n'ont jamais été publiées, mais elles existent et je les ai retrouvées, éparses dans les divers services du ministère de la Guerre. Elles éclairent nos recherches d'un jour inattendu.

1° « *Carte des frontières de Piémont et de Savoye* sur laquelle se trouvent le briançonnois partie de l'Embrunois, etc. » Échelle de 6 000 toises faisant deux grandes lieues (*sic*). Elle porte en exergue un beau soleil, emblème de Louis XIV.

2° « *Carte des frontières de Piémont et de Savoye* dans laquelle se trouvent le Briançonnois, partie de l'Ambrunois et les vallées de Cézane, etc. ; » au 72 000^e.

Ces cartes de La Blotière, qu'on ne peut consulter sans

quelque émotion, portent toutes deux un sentier tracé en rouge passant au *Clot*, aux chalets de *Lallefroide*, remontant le vallon de Saint-Pierre, le Pré de madame Carle, le glacier Noir, passant au Nord de la *montagne de Lallefroide* contre laquelle il est bien placé et arrivant au *col de Lallefroide* désigné de plus par la croix habituelle. Toutes les citations en italiques sont *textuelles*. La chaîne du Pelvoux est reproduite avec une exactitude suffisante, et le sentier est d'un dessin parfait.

Les mêmes cartes, où le vallon de la Sapenière est à peine ébauché, donnent encore un autre sentier allant de Vallouise à Entre-les-Aigues et menant au *col de Bonvoisin*, qui prend la place du col du Sellar.

3° « *Carte du Briançonnais partie de l'Ambrunois.* »

Sous ce titre j'ai découvert encore une superbe carte à l'huile, sans date ni nom d'auteur, à l'échelle du 98,540^e. qui diffère et par l'échelle et par le dessin des deux cartes précédentes; toutefois elle peut être de La Blotière aussi, bien qu'elle semble lui être antérieure.

Sur cette carte, le col est également tracé en rouge, mais il n'est dénommé que dans la légende de la marge sous le n° 62 et de cette façon : *Col de la Grande-Sagne autrement Lallefroide.*

Un peu au-dessus de la croix qui place le col contre l'Ailefroide, on lit : « *Montagnes ou les Neges ne Fondes jamais.* »

IV. *Mémoires de Montannel* '. — Après La Blotière arrive Montannel, collaborateur du général Bourcet dont il continua, dès 1753, les travaux de la carte des Alpes. Ces mémoires, qui portent les dates des 13 avril 1753 et 3 décembre 1755, ont été publiés par notre savant collègue le commandant de Rochas d'Aiglun.

Citons quelques extraits de Montannel :

1. Académie delphinale, *Documents inédits relatifs au Dauphiné*, 3^e volume, contenant la *Topographie militaire de la frontière des Alpes*, par M. DE MONTANNEL. Grenoble, Allier, 187

« On dit que l'on pouvait communiquer autrefois par un « sentier en neuf heures, de Ville-Vallouise à Saint-Christophe, mais ce sentier ne subsiste plus. » (Page 100.)

« On ne peut véritablement entrer ni sortir du vallon de Saint-Christophe que par la gorge qu'il présente au bassin d'Oysans, car pour les cols qui y déversent des vallées contiguës, ils sont si rudes, si étroits et si mauvais, qu'à peine un homme ose-t-il y passer. » (Page 150.)

« La route qui va du Bourg d'Oisans dans le vallon de Saint-Christophe finit à la Bérarde; on dit qu'elle allait autrefois dans la Vallouise. » (Page 520.)

Comme on le voit, l'auteur est de moins en moins affirmatif, mais il semble surtout s'appesantir sur l'absence d'un véritable sentier, s'arrêter à une préoccupation toute militaire; toutefois les passages existent, et, avec de la peine, on peut les franchir.

V. *Cartes de Bourcet*¹. — La lecture des cartes du général Bourcet n'est pas quantité négligeable, et j'ai eu le soin de consulter au ministère de la Guerre les relevés originaux² de l'auteur.

Bourcet fait traverser entièrement par un sentier les cols

1. Le nom du grand géographe se trouvera noblement perpétué dans les Alpes : il a été attribué à la cime encore vierge (3,697 mèt.) située au Sud du col de la Casse-Déserte, dans le massif de la Grande-Ruine.

2. *Alpes du Haut-Dauphiné*; belle carte inédite signée de Bourcet; elle ne cite guère que le col d'Archine.

Carte géométrique du Haut-Dauphiné et de la frontière ultérieure, levée de 1749 à 1754. Les minutes au 28,800^e, ne donnent en plus que les « deux pointes de Séléoux, » entre le col du Sélé et l'Aile-froide; elles appellent les chalets de l'Alpe « granges de Séla », placent exactement *Jabel*, et, détail intéressant, citent le « pont de Clapaises » (Clapouze) en haut du vallon de la Sapenière; aucun sentier ne traverse les glaciers. Les minutes au 14,400^e ne comprennent pas le Briançonnais.

Treize autres documents non cités, des archives de la Guerre, ne m'ont apporté aucun renseignement spécial; l'un d'eux, dû à Bourcet, porte la date de 1743; un autre celle de 1453. J'ai de même revu sans résultat les cartes de Boronio, Jaillot, Roussel, Lhuillier et Villaret.

de la Muzelle et de la Muande; pour les cols du Loup et du Sellar, le sentier se limite à la crête, sur le versant de la Séveraisse.

Par contre, il n'indique aucun passage de la Bérarde à Vallouise et à la Grave. Son tracé vers les glaciers ne dépasse pas les chalets de l'Alpe et ceux d'Arsines.

Bourcet se borne à nommer les vallons, à placer très exactement la Barre des Écrins qu'il appelle la *Pointe des Verges*; à indiquer la Roche-Faurio sous le nom de *montagne d'Oursine*; enfin à rassembler sur l'Ailefroide Ouest et sous le nom générique de *Grand-Pelvoux* la chaîne grandiose placée entre la Sapenière et le glacier Noir.

VI. *Carte de Cassini*. — Cette carte, qui vient un peu après et dont M. de Rochas a signalé l'insuffisance, n'apporte aucun élément à nos recherches. Dans toute la chaîne au Nord et à l'Est de la Bérarde, Cassini ne paraît connaître que le col de *Sayse*, la combe de *Tançon*, la combe de *Bonne-Pierre* et ses *Glacières*.

VII. *Histoire du Dauphiné*, par Béquillet. — En poursuivant la revue des auteurs, j'arrive à un ouvrage bien rare et dont je possède une magnifique édition¹; c'est l'histoire du Dauphiné, de Béquillet, suivie de la minéralogie et des voyages de Guettard.

L'illustre savant, parti de Grenoble, le 1^{er} août 1775, remonte la vallée du Vénéon et arrive à la Bérarde :

« De là, dit-il, on peut aller par les montagnes au Villard d'Arène, en deux heures. » (Page 217.)

Avec quelle précision rentre en scène le col du Clot des Cavales, que le document de Saint-Christophe a déjà évoqué sous le nom de col des Étançons! Guettard écrit que

1. DESCRIPTION GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE DE LA FRANCE : *Histoire du Dauphiné et description de cette province*, par M. BÉQUILLET, avocat au Parlement. A Paris, de l'imprimerie Th.-O. Pierres, 1782-84; 2 vol. in 8^o magno.

Guettard a réédité ultérieurement sa minéralogie et ses voyages.

c'est au Villard d'Arène qu'on aboutit ; il ne cite pas la Grave, sinon nous pourrions avoir à examiner si la Brèche de la Meije n'a pas son histoire ancienne.

L'auteur dit bien, il est vrai, qu'il ne faut que deux heures, mais il n'y a là qu'une erreur de transcription ou d'imprimerie, deux au lieu de dix. On voit, on comprend que Guettard répète tout bonnement ce qui lui a été dit en 1775, à la Bérarde.

A la page 218 nous lisons encore que les glaciers du Monétier « se joignent par les montagnes avec ceux de la « Grave, la Bérarde, Vallouise, etc. »

Ce paragraphe nous fournira un nouveau point d'appui quand nous nous occuperons de la diminution ou de l'extension des glaciers.

VIII. *Ouvrages de Villars*. — Après Guettard, la Révolution et l'Empire se succèdent ; les idées et les soldats s'entrechoquent ailleurs que dans la région des glaces, et le massif du Pelvoux semble retomber dans une ombre épaisse.

Cependant, le célèbre botaniste D. Villars, s'occupant¹ des pierres erratiques, dont il attribue le transport à des courants, dit :

« Ces terribles courants, cependant, n'ont pu pénétrer « à Saint-Christophe-en-Oisans, où les cols sont à 16 ou « 1,700 toises ; mais ils ont franchi ceux du Lautaret qui « ont 1,000 toises ; ils sont même parvenus sur le Galibier « qui a 1,500 toises. » (Page 29.)

La connaissance des cols élevés de la vallée du Vénéon se retrouve encore dans ces lignes.

IX. *Préoccupations de Chaix*². — Dès les dernières années du XVIII^e siècle, Barthélemy Chaix, qui fut sous-préfet de Briançon de 1800 à 1815, consacre ses loisirs à parcourir le Briançonnais, à écouter et à observer ; il prépare dès

1. *Mémoires sur la topographie et l'histoire naturelle* ; Gap, an XII.

2. *Préoccupations statistiques, géographiques, pittoresques et synoptiques du département des Hautes-Alpes*, Grenoble, 1815.

lors les matériaux d'un travail bizarre, je dirais incohérent, si je n'avais le respect profond des hommes trop rares qui ont pris la peine de parler à leurs descendants avec le style, l'esprit et le bagage scientifique de leur époque.

Dès 1807, Chaix avait écrit un mémoire sur les *glaciers d'Arsines*¹; mais ce n'est qu'en 1845 qu'il se décida, après des déboires multiples qui ont « abrégé ses jours », — il avait alors quatre-vingt-cinq ans, — à publier ce qu'il avait appris dans sa jeunesse du pays des *altesses inorganiques*.

Voici le paragraphe vraiment curieux qu'il consacre aux anciennes voies :

« Nos chasseurs aux chamois se montrent presque persuadés que les glaciers s'accroissent, les gens du Monétier, par exemple, parce qu'ils ne communiquent plus avec la Bérarde par la colline de Thabut²; ceux de la Grave, parce que jadis on pouvait faire le tour des Trois-Heuillands³, situé entre le col de Martignare et celui de Goléon; ceux de Pisse, en Vallouise, parce que, *de notoriété publique*, un prêtre du lieu partait tous les dimanches des Chalets de l'Allée-Freyde pour se rendre à la Bérarde en-Oisans, passant au *Pras de Madame Carle*, le point dit *Grande-Sagne* sur les cartes, pour y dire sa messe et s'en revenir dans la même journée, tandis que personne aujourd'hui ne le soupçonne.

1. *Mélanges littéraires* ou pièces en prose et en vers lues dans les séances de la Société d'émulation des Hautes-Alpes, Gap, 1807. Le mémoire de Chaix est cité page X; il l'est encore dans le volume suivant : *Lettres d'Eugène à Eraste*, ou Annuaire du département des Hautes-Alpes pour 1808 (page 108). Chaix a encore fait paraître, en 1839, un *Sommaire très récréatif sur les plus caractéristiques particularités de la physionomie du pays*.

2. La vallée du Petit-Tabuc, qui mène aux chalets de l'Alpe par le col muletier d'Arsines.

3. Les Aiguilles d'Arves n'étaient connues à la Grave que sous le nom des *Trois-Ellions*, et elles y sont l'objet d'intéressantes légendes anciennes et modernes. L'auteur vise le glacier Lombard et la branche qui s'épanouit à l'Ouest; on faisait le tour du Bec de Grenier ou Pyramide du Goléon (3,429 mèt.) en passant au Sud des Aiguilles de la Saussaz.

« Quant à moi j'explique cela par le seul fait d'une obstruction partielle dans la passe du glacier; car aucun glacier, suivant moi, ne s'étend que par fractures sur les points inférieurs.

« Ces parages étant tracés et dénommés sur la carte de M. Bourcet¹, levée en 1744, en neuf feuilles, ne peuvent qu'avoir existé. » (Page 81.)

Au cours d'une dissertation sur l'itinéraire² de Jules César, Chaix dit encore :

« On peut ajouter que la marche supposée n'est pas plus invraisemblable que l'existence du chemin que M. Bourcet a tracé sur sa carte des Alpes, entre le Val-Godemard et la Vallouise, par le col de *Céran*, et entre celui-ci et le val de Saint-Christophe-en-Oisans, par le col des *Grandes-Sagnes*. » (Page 831.)

Ainsi donc, après Guettard, Chaix rappelle le passage du Clot des Cavales, et nous apprend de plus que les habitants du Monétier le franchissaient après avoir remonté d'abord le col d'Arsines. Nous voyons encore revenir le col des Grandes-Sagnes, déjà indiqué par La Blottière, et avec des détails pittoresques. Vers la fin du siècle dernier, les faits étaient encore de *notoriété publique* et l'itinéraire n'était pas oublié : la Pisse, chalets d'Aile froide, Pré-de-Madame-Carle et col des Grandes-Sagnes.

Je dois ajouter que de nos jours, à défaut de preuves fournies par les archives paroissiales et communales de la Pisse qui ne datent que de quatre-vingts ans, ou par celles de Ville-Vallouise qui sont fort riches mais restent à explorer, les vieillards des Claux se transmettent le souvenir du fait et le nom de notre collègue en surplus : il s'appelait Hanne.

1. L'examen des cartes de Bourcet, même de celles en minute, ne confirme pas les dires de Chaix et de Ladoucette. Ce sont celles de La Blottière qui ont dû être communiquées par Bourcet.

2. A consulter : *Histoire du diocèse d'Embrun*, par l'abbé ALBERT, 1783.

X. *Ouvrages de Ladoucette* ¹. — M. de Ladoucette, ancien préfet des Hautes-Alpes de 1802 à 1808, se préoccupe à son tour des anciens sentiers.

« Un passage conduisait jadis de Vallouise à la Bérarde « en Oysans, et il est aujourd'hui occupé par les glaces. » (Page xxij, éd. de 1820.)

Plus loin, l'auteur revient aux anciennes voies romaines au sujet desquelles j'ai déjà cité Chaix ², et parle des « dé-
« bris de communication qu'on remarque dans la Vallouise
« à des élévations extraordinaires, et qui avaient été pra-
« tiquées dans des rochers taillés, et comme suspendues
« dans des abîmes à l'aide de murs et de ponts. M. de
« Bourcet assure que les glaciers qu'il traverse et les ébou-
« lements qui s'y sont formés, l'ont rendu entièrement
« impraticable depuis le milieu du siècle dernier. » (Page 53.)

Ce dernier paragraphe ne vise que les itinéraires des cols de l'Échauda, du Sellar, du Loup, de la Pousterle, de Bonvoisin et de l'Alpe-Martin, mais il faut le citer parce qu'il prouve que M. de Ladoucette, comme Chaix, a eu en mains, soit les cartes de La Blottière, soit les mémoires du général Bourcet, et que ces mémoires sont affirmatifs quant à l'existence de communications anciennes par le col des Cavales et par le glacier Noir.

Or, M. de Rochas, qui est un fureteur émérite, dit (p. xvii) que les mémoires de Bourcet, dont il n'existait à sa connaissance aucun autre exemplaire, ont disparu à l'époque de la Révolution; ce dire reste à vérifier.

1. *Histoire des Hautes-Alpes*, 1820, 1834, 1848.

2. Consulter les ouvrages suivants : 1° *Excursions archéologiques dans les Alpes dauphinoises*, par FLORIAN VALLENTIN, *Bulletin du Club Alpin Français*, 1877, p. 258; 2° *Excursions archéologiques dans les Alpes cottiennes et graies*, *Annuaire de la S. T. D.*, 1881, p. 210; 3° *A propos de quelques monuments celtiques*, par M. CHAPER, *Annuaire de la S. T. D.*, 1876. Ces trois remarquables ouvrages tracent aux jeunes alpinistes des champs d'études intéressants et nouveaux; 4° *Essai sur les anciennes institutions des Alpes cottiennes briançonnaises*, par A. FAUCHÉ-PRUNELLE, 1857; tome II, p. 201.

Dans l'édition de 1834, M. de Ladoucette dit encore affirmativement :

« Outre que les glaciers vont en s'étendant, il s'en forme
« de temps en temps de nouveaux ; ils occupent le passage
« qui menait de Vallouise à la Bérarde en Oysans, et le che-
« min qui allait de Saint-Christophe au Casset. » (Page 9.)

Toujours nous retrouvons le passage de Vallouise à la Bérarde, et pour la deuxième fois est indiqué le trajet du Monétier à la Bérarde par le Casset, hameau du Monétier situé à l'entrée de la vallée du Petit-Tabuc, le col d'Ar-sines et le col du Clot des Cavales, trajet que Chaix donne en sens inverse, c'est-à-dire en partant du Monétier.

XI. *Expéditions du capitaine Durand.* — Pour être complet, je ne puis négliger de rappeler qu'en 1828 et 1829 le capitaine ingénieur-géographe Durand fit dans le massif des relevés restés inédits et séjourna même plusieurs jours sur le mont Pelvoux où il construisit un signal de triangulation qui existe encore. On sait peu de chose de la vie de cet audacieux précurseur ; MM. Ad. Joanne et Elisée Reclus se bornent à rappeler son ascension.

Whymper dit¹, à propos de lui : « Le groupe d'officiers
« placés sous la direction du capitaine Durand fit, en 1828,
« l'ascension du Pelvoux. Suivant les habitants de la Val-
« louse, ils atteignirent le sommet du pic qui, pour l'alti-
« tude, n'a droit qu'au second rang, et ils séjournèrent
« pendant plusieurs jours sous une tente à une hauteur de
« 3,930 mètr. Ils prirent de nombreux porteurs pour leur
« monter des provisions de bois, et il érigèrent un grand
« cairn sur le sommet qui reçut le nom de Pyramide. »

D'autre part, M. Victor Puiseux dit, dans un manuscrit inédit, que M. Durand était capitaine du génie, qu'il était originaire du Vivarais, et qu'il est mort en 1847, à l'âge de cinquante-cinq ans.

1. *Escalades dans les Alpes*, Paris, 1875, p. 18.

Voilà tout ce qu'on sait de l'homme dont le pic 3.938 du Pelvoux immortalise le nom ; j'ai connu et interrogé plusieurs de ses porteurs sans faire plus de lumière ; Sémioud ne savait plus qu'une chose, c'est « que le capitaine n'avait peur de rien ».

La biographie du capitaine Durand est encore à faire, et il reste à retrouver et à étudier ses relevés, dont la lecture nous intéresserait à tant de titres.

II. — LES PASSAGES ANCIENS

Nous avons fini de rassembler les documents à notre disposition concernant les routes de glaciers du temps passé ; reprenons maintenant par le détail, et en invoquant désormais les traditions et des souvenirs personnels, ce que nous savons des passages auxquels cette étude est consacrée.

1. *Passage de la Bérarde au Monétier et à la Grave.* — Nous avons vu que cet itinéraire était signalé formellement par le document de 1673, par Guettard, Chaix et Ladoucette. Il ne peut, ainsi que nous l'avons déjà établi, que viser la traversée du col du Clot des Cavales. Sur le versant de la Romanche, le voyage s'effectue à travers des prairies, des moraines ordinaires et un honnête glacier dont les névés devaient être d'un parcours plus simple encore à l'époque où les glaciers déroulaient leurs tapis jusque dans la vallée ; sur le versant des Étançons, rien qui ne soit commun et ne passe inaperçu dans le massif ; quelques névés, puis des éboulis¹.

Les autres cols plus élevés et plus difficiles, au contraire,

1. Le 23 août 1877, des pluies d'une extrême violence ont enfoui sous un chaos de rochers tout le val déjà bien détérioré des Étançons ; c'est, m'a dit alors très sérieusement un vieillard, *la Meije qui s'est vengée*. Castelnau venait de la violer quelques jours avant, et ses guides ne l'avaient pas respectée, paraît-il, quand ils étaient sur le sommet.

ne sauraient entrer en ligne et leur énumération serait fastidieuse; sauf le col de la Casse-Déserte, ils s'indiquent d'ailleurs fort mal et n'ont pas l'apparence de cols classiques.

Indépendamment des preuves fournies déjà, les traditions établissent que de tout temps les bergers de l'Alpe du Villard d'Arène ont communiqué avec l'Oisans par le col du Clot des Cavales. En 1866, j'ai séjourné à l'Alpe, et un berger qui partait pour l'Oisans me dit alors que lui et ses camarades passaient par ce col que je m'étonnais de ne pas trouver sur ma carte; le dit berger ajouta que la passe était à droite du *Bonnet de la Cavale*; le nom du col est, en effet, emprunté à la forme des pics des Cavales, qui simulent les oreilles d'une mule.

Cette année même, en 1886, le 17 août, alors que, par le même col, j'accompagnais à la Bérarde une caravane de quinze personnes, nous fûmes tout stupéfaits de voir non loin du col un homme surgir dans le brouillard comme une apparition, et dévaler au galop à nos côtés; c'était encore un berger de l'Alpe fidèle aux coutumes de sa race; l'avant-veille il avait planté là son alpage et ses moutons pour aller voir sa famille à Clavans, et il rentrait paisiblement au bercail.

Il me paraît inutile de faire, en vue de relier les traditions, des emprunts aux souvenirs de voyage des botanistes Grenier¹ et Mathonnet, de l'illustre astronome Victor Puiseux, et de bien d'autres touristes; les faits concernant le col du Clot des Cavales sont bien établis.

Conclusion : Des communications ont existé et persisté

1. Cité dans l'*Essai descriptif de l'Oisans*, par Aristide ALBERT, 1854. Cet ouvrage où débordent le mouvement, la jeunesse et le sentiment profond de la poésie alpestre semble être comme l'aube du Club Alpin.

M. V. Puiseux franchit le col des Cavales, le 2 août 1848, avec le guide Joseph Rodier (manuscrit de l'auteur, de ma collection).

Lire dans le *Tour du Monde*, 1860, les admirables récits d'excursion d'Ad. Joanne et Élisée Reclus.

au moins depuis la fin du ^{xvii}^e siècle, sans qu'on remonte au delà, entre la vallée de la Romanche et celle du Vénéon, et c'est uniquement le col du Clot des Cavales qui servait de trait d'union.

II. *Passage de Vallouise à la Bérarde.* — Les archives de Saint-Christophe citent, avons-nous vu, le col de la Temple dès 1673 ; d'autre part, La Blotière et plusieurs documents indiquent formellement un passage connu et le désignent sous les noms de cols de la Grande-Sagne et de Lallefroide ; enfin Chaix précise et dit que le curé de Vallouise passait au *Pras* de madame Carle et au point dit : Grande-Sagne.

Les cols des Écrins et de la Pilatte, qui sont de remarquables casse-cou, ne sont assurément pas désignés. Devons-nous mettre aussi hors de cause le col du Sélé, qui n'est pas sans présenter quelques difficultés vers la Bérarde et dont le parcours à travers des glaciers est terriblement long ? M. Élisée Reclus¹, qui doit reproduire un renseignement du guide Rodier, dit formellement en parlant du col du Sélé : « C'était par là que passaient jadis les montagnards pour se rendre dans la Vallouise. » Le col du Sélé a-t-il été un deuxième point de contact entre les deux vallées ? Je n'ai pas rencontré l'ombre d'une indication à cet égard, et le doute doit subsister.

Nous restons en présence de deux cols auxquels on accède par le glacier Noir, ceux de Côte-Rouge² (3,152 mèt.) et de la Temple (3,283 mèt.). Lequel des deux est le col de la Grande-Sagne des anciens auteurs, et quelle

1. *Itinéraire du Dauphiné*, 1863, p. 197.

2. Ce nom tout moderne a été appliqué au passage par M. Boileau de Castelnau qui le franchit le 1^{er} août 1877 ; cette dénomination est due à la couleur bien tranchée d'une pente située au pied du glacier de Côte-Rouge. — Voir l'*Annuaire de la S. T. D.*, 1877, p. 74. C'est à tort qu'il y est dit que les guides du Briançonnais passèrent le col le 24 juin 1875 ; sur les indications de M. Duhamel qui les accompagnait, ils gravirent le pic Coolidge et descendirent sur le col de la Temple.

solution donner à un intéressant problème historique?

Le document de Saint-Christophe signale le col de la Temple, plusieurs cartes fournissent les cols de Lallefroide et de la Grande-Sagne.

Avant d'aller plus loin, je vais essayer d'éclaircir les doutes avec des souvenirs personnels déjà anciens. En 1866, — les guides n'existaient pas et les touristes n'avaient pas encore brouillé les idées des indigènes, — je me promenais en Vallouise avec mon ami Jean Reynaud, le compagnon légendaire de Whymper au Pelvoux et à la Pilatte; je m'élevai alors assez haut sur le glacier Noir avec un très vieux berger rencontré par hasard au Pré de Madame Carle. Je lui montrai les sommets qui surgissaient comme des forteresses sous nos yeux; il me nomma le « *Pelve* », l'*Allée-Freyde*, et les *Ecrans* au sujet desquels il me raconta des histoires anciennes d'accidents dont j'ai eu depuis la confirmation; il ne put mettre de nom sur les sommets des crêtes de Bérarde et du glacier Blanc, si ce n'est sur la Barre-Noire; mais, me montrant le couloir du col de Côte-Rouge, il ajouta : « *Ce sont les Sagnes.* »

A cette époque, je notai très exactement tous ces dires, sans me douter que des notes prises, sans idée d'ensemble, par l'écolier que j'étais, trouveraient un jour leur utilité.

Dix ans après, en 1876, étant arrêté à la source intermittente de Fontfroide, là où s'élève le nouveau refuge Cézanne, avec plusieurs guides de Vallouise, parmi lesquels étaient Jean Gauthier, Raymond et le grand chasseur Bonnat, je leur demandai quel était le beau pic 3,779, non nommé sur les cartes, qui domine si majestueusement le confluent des deux glaciers; tous me répondirent que c'était la *Grande-Sagne*.

Ce nom oublié reparut alors dans mon article de l'*Annuaire* de 1876 (p. 255) et reprit droit de cité. J'avais oublié mon berger de 1866 et ses *Sagnes*, et ne fis aucun rapprochement

Le mot *sagne* veut dire « Pré marécageux, marais¹ ». Appliqué au pic, il ne s'explique guère, mais ne se rapporte-t-il pas aux névés souvent ramollis, sillonnés de ruisselets, du glacier Noir qui est à une basse altitude, et encaissé dans des remparts réflecteurs?

Quoi qu'il en soit, le vieux berger avait été très affirmatif, et on sait avec quelle persistance les bergers, qui sont d'ailleurs chasseurs ou grands amis des chasseurs, se transmettent les noms; ils nomment même des points élevés des glaciers, les connaissent pour y avoir poursuivi follement le chamois blessé, ou y avoir été chercher les moutons affolés par la tempête. Qui n'a remarqué que les moindres recoins inutilisés de la montagne ont leurs noms inconnus du vulgaire. Quel touriste observateur chassant ou voyageant familièrement avec les gens du pays n'a fait à cet égard d'intéressantes remarques?

Les renseignements puisés dans La Blottière et Chaix se trouvent bien confirmés. Considérons encore :

1° Que le passage et le nom de la Temple étaient même en 1874 inconnus en Vallouise, bien que vers 1830 Engilberge ait passé à la Bérarde avec un ingénieur que je crois être Aristide Bérard;

2° Que le chemin dudit col apparaît très mal et se perd au-dessus du glacier Noir dans des rochers escarpés en apparence;

3° Qu'il est plus élevé que le col de Côte-Rouge;

4° Que le col de Côte-Rouge se dessine de loin comme la dépression la plus basse, la plus en vue, comme un passage forcé, classique²; que son accès est extrêmement doux jusqu'au couloir final dont la pente est courte et devait

1. *Patois des Alpes cottiennes*, par J.-A. CHABRAND et A. DE ROCHAS d'AIGLUN, 1877, p. 197.

2. Quand les guides de Saint-Christophe, renvoyés de Vallouise, veulent rentrer rapidement, ils franchissent, même étant seuls, le col de Côte-Rouge; c'est le passage le plus facile et le plus court. Gaspard m'a confirmé ces renseignements en 1886.

être presque *supprimée* quand le glacier n'avait rien perdu de son épaisseur; que la descente enfin sur la Bérarde est un amusement.

Rappelons enfin qu'à la Bérarde, le col actuel de la Temple ne date que de 1844, époque à laquelle il fut *découvert* par Rodier¹, et qu'un peu plus tard, M. Élisée Reclus étant arrêté sur ledit col, Rodier lui indiqua « au *Sud* une large entaille dans la crête de la Temple, que les chamois seuls peuvent franchir² et qui est le *col de Conte-Faviel* »; voilà le col de Côte-Rouge bien emplaced sous une troisième incarnation.

Mon collègue M. Henri Duhamel transcrit³ en passant quelques lignes de l'ouvrage de Chaix, sans y insister; mais il a pris le soin de faire avec les anciens une de ces causettes dont le voyageur peut tirer tant de profit, et il signale « que les anciens de la Bérarde ont gardé le souvenir de la venue du curé de Vallouise qui leur épargnait un fameux dérangement le dimanche, celui d'aller à Saint-Christophe pour entendre la messe; le passage serait aujourd'hui plus difficile à cause de l'énorme diminution des glaciers ».

Je n'ai trouvé personnellement, à la Bérarde, qu'une vague confirmation du fait. En 1878, j'ai séjourné dans la vallée du Vénéon les 22, 23 et 24 avril⁴, à une époque où

1. Voir : 1^o le *Tour du monde*, année 1860; 2^o l'*Itinéraire du Dauphiné*, par AD. JOANNE, 1863, p. 194.

En 1845, le col de la Temple fut franchi le 13 août par les docteurs Faivre et Chauveau; puis le 16 août par M. Jourdan, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, « qui étudia alors le régime des glaciers et la géologie de cette région ». Dans une séance de la Section lyonnaise, le 3 décembre 1878, M. Louis Vignet a exhumé au sujet de ces courses des documents remarquables qui ont été recueillis par le *Courrier de Lyon*.

2. Cette affirmation ne tient pas debout; dans les rochers, partout où le chamois passe, l'homme passe; c'est un dicton montagnard dont la réciproque n'est pas vraie.

3. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1884, p. 64.

4. Tous les ans entre mars et avril, je faisais autrefois un voyage

les montagnards, rassemblés au coin du feu, ont le loisir de bavarder, et, étant au repos chez Rodier, je mis la conversation sur le curé voyageur; l'ami Gaspard, qui avait perdu la veille une fille de dix ans, était triste, et ne savait rien, Roderon pas davantage; le père Rodier¹ se creusait la tête et la mémoire ne revenait pas; seul un plus ancien encore s'était écrié aussitôt, en parlant du curé, *qu'il en avait comme une idée*. Je ne dois pas négliger de mentionner que M. Meyer, curé de la Pisse, ne croit pas à l'authenticité de la tradition, tout en reconnaissant sa persistance.

Les auteurs anciens attribuent la fermeture des passes à l'extension des glaciers; il est, au contraire, bien certain que les difficultés qui ont fait négliger les cols sont dues à la diminution des glaces.

Il résulte, en effet, des extraits cités plus haut et de plusieurs autres rappelés par M. Ch. Rabot, que, même avant Bourcet, les glaciers de Pelvoux avaient une formidable expansion; aujourd'hui encore on reconstitue sans peine leurs limites. Le glacier Noir portait alors une nappe superbe et propre de névés, comme le plateau supérieur du glacier Blanc actuel; il ne présentait que les étroites crevasses de nos jours. En outre les deux glaciers² arrivaient

dans les Alpes; c'est ainsi qu'en 1876, je suis allé d'Annecy à pied à Zermatt par les montagnes; en 1877, dans le Briançonnais; en 1878, dans l'Oisans; en 1879, dans la Mateysine, le Valbonnais, le Valjouvrey et le Valsenestre, etc. On a beaucoup médité des courses d'hiver; pour mon compte, j'ai gardé de ces excursions solitaires faites à la veille du printemps les plus pénétrants et les plus utiles souvenirs.

1. En 1886, en arrivant à la Bérarde, j'ai eu le chagrin de ne plus retrouver le bon papa Joseph Rodier dont j'appris le décès, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Je veux espérer qu'une notice spéciale sera consacrée à la mémoire du vieux montagnard dont les touristes ont gardé un si affectueux souvenir, et qui fut pour son époque un guide remarquable.

2. En 1855, les deux glaciers se confondaient encore; M. Tournier en fit alors un dessin. Il a rappelé ce souvenir au Congrès de Briançon: « Je pourrais montrer dans un vieil album un dessin représentant la jonction du glacier Noir et du glacier Blanc, se répandant alors sur

en pente insensible jusqu'à la belle moraine frontale de Fontfroide; ce qui le prouve, c'est que les mélèzes rabougris de la moraine n'ont guère plus de deux cents ans; le plus gros du bosquet, situé au pied du glacier Noir, fut, malgré ma défense, abattu par les charpentiers du premier refuge Cézanne; ils lui assignèrent l'âge précis de deux cents ans. L'accès du col de Côte-Rouge par le glacier Noir était donc jusqu'en haut prompt et sûr.

Conclusion : Des communications existaient dans des temps reculés entre la Vallouise et l'Oisans, et elles s'effectuaient probablement par le col de Côte-Rouge, qui s'appelait indifféremment col des Grandes-Sagnes, de Lallefroide ou de Combe-Faviel.

Une dernière et intéressante question se présente, relative aux passages anciens. Quels hommes se risquaient ainsi à travers d'immenses glaciers et dans quel but? Nous avons vu le curé qui allait dire la messe à la Bérarde, les bergers qui vont visiter leurs familles, les botanistes et les géologues acharnés à la recherche des plantes et des roches; on doit citer aussi les chasseurs de chamois, les chercheurs de trésors, les contrebandiers, peut-être les Vaudois persécutés. Mais les relations de commerce, comme aussi les liens possibles de parenté entre les habitants de vallées opposées, doivent entrer en ligne de compte. Ce ne sont là que des hypothèses sur lesquelles le jour se fera certainement; bornons-nous à rappeler que dans tout

« le Pré de Madame Carle et y formant une grande voûte de glace aussi
« belle que celle de l'Arveyron; cette vue surprendrait agréablement
« ceux qui ne connaissent ces glaciers que dans leur état de retraite. »
Durance du 12 décembre 1886.

Vers la même époque, il s'était formé au point de jonction un magnifique lac dont le brusque videment produisit une inondation terrible.

En 1866 et en 1874, j'ai encore vu les deux glaciers réunis; en 1876, l'union séculaire du Blanc et du Noir était brisée. En 1886, on descend, du Refuge Tuckett, de plusieurs mètres sur le glacier Blanc, là où on faisait naguère une petite ascension.

montagnard il y a, profondément enraciné, l'esprit de migration et l'amour des aventures.

Notre revue est terminée; il ne nous reste, après avoir apporté notre pierre à l'édifice, qu'à terminer modestement comme M. Charles Rabot et à demander avec lui que les investigations soient poursuivies, que les archives communales, départementales, paroissiales et particulières soient explorées plus à fond; nous avouons d'ailleurs n'avoir pas compulsé tous les ouvrages connus.

Cette étude sera, je l'espère, reprise avec fruit par les érudits du Dauphiné, MM. Chaper, Aristide Albert, le D^r Chabrand, de Rochas d'Aiglun, l'abbé Paul Guillaume, etc., et peut-être par des officiers en position de tout lire. L'histoire de nos aïeux dans les Alpes anciennes n'est pas encore écrite entièrement, et bien des points obscurs que j'ai cités à la volée, touchant à l'histoire, à la géographie et à l'archéologie, méritent d'éveiller l'attention.

III. — DE LA BÉRARDE A VILLE-VALLOUISE PAR LE COL DE COTE-ROUGE (3,152 MÈT.)

J'ai dit, au début de la modeste étude qui précède, qu'avant de la mettre à jour j'avais franchi cette année deux passages anciens qui m'intéressaient tout spécialement; il me paraît utile de joindre aux recherches historiques les notes brèves du voyageur.

Le 30 juillet 1886, je me rendais seul de Bourg d'Oisans à la Bélarde, par une belle journée, lorsque je fis la rencontre de mon ami Paul Moisson qu'accompagnait Ph. Vincent, un brave guide qui m'avait déjà conduit sur l'Olan. Ils m'apprirent que tous les guides et porteurs de la vallée étaient en route ou retenus; mais en voyant ma mine confuse, Moisson m'abandonna aussitôt Vincent et me prêta obli-

geamment une corde; il voulut même me remettre un effrayant bagage photographique que je refusai énergiquement.

A Saint-Christophe, où je déjeunai, un autre obligeant collègue, M. Dethou, me céda un puissant porteur de la Grave, Jules Mathon, et, mon imprévoyance étant ainsi réparée, je gagnai la Bérarde.

Après avoir admiré en détail le superbe hôtel que Roderon achève pour le compte de la Société des Touristes du Dauphiné, et revu tous les amis du hameau, je passai une agréable soirée avec M. Regnier, qui avait ravitaillé le chalet Rodier de comestibles inconnus dans la vallée, et les deux Gaspard qui attendaient, pour faire la Meije avec M. Regnier, un beau jour qui ne devait pas luire.

Le lendemain 31, quand Vincent me réveilla, il pleuvait et le vent faisait rage; ce n'était pas le compte de M. Regnier, ni le mien non plus, mais le col de Côte-Rouge n'est pas la Meije, et, comme j'étais attendu à Briançon le soir même, nous nous mîmes en route à 4 heures.

A 5 h., nous prenions un coup de feu dans la hutte neuve du berger de la Pilatte, et à 5 h. 20 min., après un détour, nous visitions le beau refuge de Carrelet.

Il pleut et grêle quelque peu, mais le sentier est excellent, les pelouses fraîches, et il y a plaisir à voir persister les pins rabougris du temps de Villars.

Gaspard m'avait donné la veille les renseignements utiles, car ni mes guides ni moi ne connaissions le passage, et il m'avait conseillé d'aller prendre la *Côte-Rouge* qui est à la base de la rive gauche du glacier, de traverser le premier plateau, et de remonter ensuite la rive droite, puis le glacier jusqu'au col. Mais je ne tardai pas à m'embarquer, sur le flanc de la vallée, dans des *spéculations* perfides; l'itinéraire de Gaspard, qui est le meilleur, se trouva délaissé, et l'ascension se fit par la rive droite du glacier de Côte-Rouge

Ce glacier nous apparaît bientôt avec un front de séracs de toute magnificence, des crevasses profondes et enchevêtrées à plaisir, et je reste surpris de remarquer que ce beau passage n'a pas encore été décrit. Près de nous, l'Ailefroide dresse ses escarpements et ses couloirs de glace ; nous la voyons se diviser en une infinité d'aiguilles d'altitudes variées, entrecoupées de fentes profondes où il nous semble voir des routes futures.

Chemin faisant et toujours en remontant la rive droite au-dessus du glacier, à travers des éboulis pas trop désagréables, on rencontre une succession de petites grottes très réjouissantes, abris naturels contre le vent et contre la neige qui s'est mise à tomber ; les brouillards vont et viennent. Toutes les *balmes* sont successivement scrutées, car, pénétré de mon sujet, j'ai l'idée saugrenue de rêver à des découvertes préhistoriques.

A 8 h., nous déjeunons, bien abrités dans une vaste et dernière caverne. Les séracs détonnent vers le glacier de la Temple qui nous est caché, mais rien ne remue autour de nous.

Le voyage se poursuit ensuite à travers les rhododendrons, les derniers genévriers et toute une belle flore épanouie que la neige commence à recouvrir. A 9 h. 25 min. on entre enfin sur le glacier au point où commencent de bonnes et longues pentes de névé, d'une inclinaison généralement modérée ; rien ne nous invite à prendre la corde, et à 11 h. nous abordons le col qui s'ouvre en entaille profonde entre la base même de l'Ailefroide et la svelte aiguille de Côte-Rouge.

Le col a la forme d'une étroite arête, longue de trente mètres environ ; la neige fraîche recouvre les traces des passages déjà anciens de nos prédécesseurs ; seules, les cartes de MM. Baker et Gabett s'y trouvent encore.

Dès notre arrivée, les brumes ont envahi les montagnes, et nous ne pouvons relever le panorama, qui doit différer

peu de celui de la Temple ; l'œil peut cependant s'arrêter un instant sur une vue de détail unique, l'enfilade en profil des étonnantes murailles de la chaîne du Pelvoux.

Le couloir qui plonge dans le glacier Noir n'est pas long, mais son aspect est bien rébarbatif, et il est prudent de faire une cordée ; nous nous apercevons tout de suite, en effet, que le névé n'est pas ramolli et que Vincent devra ouvrir le chemin de la descente à coups de piolet, pendant que Mathon veillera à l'arrière.

Le vent nous glace, la neige tombe à flocons épais ; par intervalles des brouillards condensés nous enveloppent et Mathon doit prendre le soin de profiter d'une éclaircie pour lancer des pierres et dessiner ainsi notre route ; il s'agit de ne pas manquer le pont unique où la bergschrund, qui est ouverte cette année, pourra être franchie.

Cent cinquante marches furent creusées, et on mit une heure vingt minutes à descendre le couloir qui, en temps ordinaire et surtout en venant de Vallouise, doit se faire tambour battant. L'Ailefroide heureusement ne nous envoya pas un seul obus, bien qu'il y eût de ce côté quelques sujets d'inquiétude.

La traversée du glacier Noir n'est qu'un jeu, malgré l'abondance des petites crevasses et la pluie diluvienne qui nous fait regretter la neige ; mais les sales moraines de la base sont pénibles à descendre, et à 3 h. seulement nous entrons au refuge Cézanne, tout battant neuf, rempli de monde, et où un bon feu était allumé. Après nous être séchés à loisir, après avoir emprunté — c'était la journée des emprunts — un caoutchouc à Raymond, des parapluies aux demoiselles des Claux venues pour donner aux brebis le sel du samedi, nous arrivions de bonne heure à Ville-Vallouise où l'hôtel des Écrins nous ouvrait sa porte amie et sa collection de très amples vêtements de rechange.

L'éloge du bon Philomen Vincent n'est pas à refaire. Jules Mathon, que j'ai été charmé de voir à l'œuvre cette

année, est un aimable et intelligent compagnon, taillé en hercule, d'une solidité et d'une prudence remarquables; il a l'amour de son métier, et ne tardera pas à prendre place au premier rang.

La course du col de Côte-Rouge est attrayante au plus haut point; elle constitue d'ailleurs le trajet le plus court et le moins difficile entre Vallouise et la Bérarde, et je suis étonné qu'elle soit encore presque inconnue. Nous conseillerons aux touristes qui, comme nous, aiment mieux faire en remonte les couloirs de neige et les moraines où se brisent les jambes, de partir du refuge Cézanne.

INDEX DES DISTANCES (sans haltes).

Montée : de la Bérarde au refuge du Carrelet. . .	1 h. 20 min.
du refuge au col.	5 heures
Descente : du col au refuge Cézanne.	3 heures

REVUE ALPINE

1^{re} ascension, 1^{er} août 1877. — M. E. Boileau de Castelnau et les deux Gaspard. De Vallouise à la Bérarde.

2^e, 11 septembre 1877. — MM. Ogier et Taupin, avec le guide Desplants. De Vallouise à la Bérarde.

3^e, 18 juillet 1878. — M. Coolidge avec les deux Almer. De la Bérarde à Vallouise; premier passage dans ce sens.

4^e, 28 août 1880. — M. Henri Duhamel. Guide: Gaspard père. De la Bérarde au col.

5^e, 11 août 1881. — MM. W. Baker et W. E. Gabett. Guides: Polinger et Lochmatter. Du refuge Cézanne au col.

6^e, 31 juillet 1886. — M. Paul Guillemin. Guides: Philomen Vincent et Jules Mathon. De la Bérarde à Ville-Vallouise.

IV. — DE BRIANÇON A LA BÉRARDE PAR LE COL DU CLOT DES CAVALES¹ (3128 MÉT.)

Nous sommes au 16 août. Les fêtes du Congrès de Briançon se sont déroulées avec un éclat inconnu dans le pays,

1. Voir : 1^o *Carte photographique du massif du Pelvoux*, par Paul

dans la splendeur sauvage ou douce des Alpes nouvelles et les harmonies inoubliables d'une succession de belles journées.

Les dernières fanfares du bal officiel résonnent encore que déjà les caravanes s'organisent péniblement pour le départ; les pauvres commissaires luttent contre leur propre fatigue, à la recherche de touristes endormis, de voitures égarées, de conducteurs disparus.

Trois caravanes doivent converger vers la Bérarde. La première, dirigée par A. Chabrand et H. Ferrand, couchera au refuge Cézanne et franchira le col de la Temple; la deuxième, avec Duhamel et J. Lemer cier, ira à la Grave, pour de là passer le col de la Lauze; la troisième enfin campera à l'Alpe et prendra par le col des Cavales; Salvador de Quatrefages en est le commissaire, et je le double tout naturellement.

Lentement les voitures se mettent en route, après avoir embarqué cinquante alpinistes de choix. A midi, les gourmands déjeunent au Monétier, chez Izoard; les autres ont poussé jusqu'au Lautaret, et même jusqu'à la Grave où le capitaine Izoard et M. Juge ont préparé une brillante réception.

A l'hospice du Lautaret, qui est maintenant tenu d'une façon remarquable, nous complétons les vivres, et la bande du col des Cavales se met en route, toute fière de compter dans ses rangs deux charmantes dames dont la vaillance fera rougir plus d'un ancien. Nous sommes quinze au total : M. et M^{me} Salomé, M. et M^{me} Gabet, Charles Durier, Rabaroust, Gandoulf, Salvador de Quatrefages et Guillem in; six

Guillem in; 2° *Esquisse de la Meije et de la Grande-Ruine*, par H. Duhamel, publiée en 1879, avec la date de 1878; 3° *Carte de la Meije*, par H. Duhamel, *Annuaire* de 1885; 4° *Annuaire* de 1876, p. 250 : la gravure donne Roche-Méane, le col de la Grande-Ruine, les Têtes des Cavales, et la direction du col; 5° *Annuaire* de 1881, p. 120, le dessin représente les Têtes des Cavales, et à leur base, à droite, la petite échancrure du col ouverte dans le glacier.

guides et porteurs : les trois Pic, — les tropiques, dit Durier, avec lequel on ne s'ennuie pas en chemin, — le géant Jules Mathon, déjà nommé, Romain Mathon et Claude Séonnet.

Le soleil baisse quand nous quittons l'hospice; il s'agit de gagner l'Alpe par les hauteurs de la Romanche; mais la marche est si agréable et si lente à travers les prairies épaisses, en face de la Meije et des glaciers qui flamboient aux lueurs du couchant, que la nuit est tombée à l'instant où se présente le passage dangereux des Ardoisières; Pic ordonne alors la descente sur le torrent; c'est une course non prévue qui va nous casser les jambes à tous et semer des germes passagers de mauvaise humeur.

Le sentier ordinaire est rejoint; nous le remontons sous un beau clair de lune, et atteignons enfin le refuge de l'Alpe, trop petit, hélas! pour une si belle bande. Cinq personnes s'étendent, après le souper, sur le lit de camp; les autres vont dormir dans une hutte ruinée, ou s'oublient près des grands feux de bivouac.

Le 17 août, après avoir pris le café, nous partons à 4 h. 15; une brume épaisse nous cache les magnificences du plus beau site de la contrée, et c'est dans un silence profond qu'on remonte le vallon du Clot; la marche est lente, presque insensible, car les commissaires tiennent à ne pas égrener leur caravane. Le torrent est franchi sur un pont cyclopéen dont l'aspect excite l'étonnement; aux prairies succèdent les éboulis, les moraines faciles, puis les grands névés; avant d'aborder le glacier, déjeuner long et joyeux près de la dernière source; les brouillards viennent entre temps nous visiter, mais de fréquentes éclaircies permettent de jouir de la sauvagerie des monts voisins, les cimes multiples et vierges de la Roche-Méane, la Grande-Ruine, la Meije, qui mettent en présence leurs terribles murailles et enfin les beaux séracs que nous laissons à nos côtés.

A 11 h. on prend la corde; le glacier ne présente pas de

pent^{es} excessives, mais, à cause du froid, le névé est dur, et les piolets devront ouvrir quelque cinq cents marches; aussi a-t-on tout le temps de se reposer. Durier signale dans les crêtes des Cavales des formes bizarres de rochers qui font notre joie; ici, c'est un pompier avec sa lance; là, un dragon à cheval, surmonté d'un casque étonnant; on a pu d'ailleurs cueillir des plantes rares, ramasser des cristaux, et enfin faire la causette avec le berger de l'Alpe dont j'ai parlé plus haut et qui a surgi dans la brume non loin du col.

Le col n'est atteint qu'à midi, et nous offrons à nos *cotouristes*, dans une longue sieste bien méritée, les flacons de china et de génepy, qui ont résisté aux assauts. La température est douce, le panorama, voilé en partie, reste intéressant, et notre admiration se reporte toujours sur la première aiguille des Cavales; j'ignore si elle a été gravie, mais je n'en connais pas d'apparence plus inaccessible, vue de ce côté.

Le retour des brouillards nous force enfin à quitter le belvédère où nous étions si heureux. Avec une caravane ordinaire, la descente n'a rien d'anormal; toutefois elle présente au début un détestable couloir où les pierres s'écroulent en masse; aussi faut-il détacher les cordes, et faire passer les voyageurs successivement jusqu'au contour d'un avancement de rochers. On descend ensuite de beaux névés; la pluie survient, et le voyage se poursuit, long, monotone, inquiétant parfois; mais les guides se multiplient et font face à toutes les nécessités.

Nous voici dans le val des Étançons, sinistre et désolé, semé d'effroyables chausse-trapes; la pluie persiste, chacun se disperse et trotte à sa fantaisie; Salvador profite de sa liberté pour glisser sur l'étroite planche qui est jetée sur le torrent et disparaître dans le gouffre; mais ce n'est qu'à la Bérarde que nous apprendrons ce terrible incident. Salvador, quoique fortement contusionné à la jambe, a pu se

tirer d'affaire tout seul, et le lendemain un berger, témoin de la chute, lui rapportera son petit piolet des grandes batailles repêché après de longues recherches.

Cette fatigante journée est vite oubliée à la Bérarde où toutes les caravanes sont arrivées à bon port, sans avoir, même celle de la Lauze, perdu un seul homme. Nous allons nous reposer délicieusement en inaugurant, dans une fête intime et charmante, le magnifique hôtel alpin qui se dresse à l'entrée des glaciers, dans l'ancien « bout du monde » de l'Oisans.

La traversée du col des Cavales, faite en partant de l'Alpe, est courte et relativement facile, mais la descente sur les Étançons est fort rude. Toutefois, comme il importe surtout aux touristes de trouver, après les fatigues, un bon gîte, il vaudra mieux continuer à partir de la Grave et de l'Alpe, pour aboutir à la Bérarde dont l'hôtel sera ouvert en 1887.

Un dernier mot. La course du col des Cavales est donnée par quelques alpinistes comme facile; je m'élève de nouveau contre ce dangereux qualificatif dont l'abus prend des proportions déplorables. Les rédacteurs éminents du Guide Joanne ont bien jugé le massif du Pelvoux, quand ils ont cité comme « difficiles et dangereuses » la plupart des courses. Plus je vais, et plus je m'aperçois qu'en appréciant les dangers d'une excursion à travers les glaciers et les rochers, il faut parler pour le plus grand nombre, sinon on arrive à faire confondre un col muletier avec les passages où le danger n'apparaît pas, mais où il est de tous les instants; dans ces conditions, un pays est rapidement mis à l'index par les visiteurs désappointés.

V. — ASCENSION DE LA BARRE DES ÉCRINS (4,103 MÈT.) PAR L'ARÊTE OCCIDENTALE.

Les pages qui précèdent sont consacrées à l'études des voies anciennes des glaciers du Pelvoux; je ne veux pas

en séparer le récit d'une ascension à la Barre des Écrins, qui a fait également partie de ma campagne alpestre de 1886.

Dans le courant d'août, quelques-uns des commissaires du congrès de Briançon, un peu étourdis par les travaux préparatoires, commençaient à maugréer; le docteur Vagnat intervint alors, fit atteler sa victoria, et, grand partisan de la médecine dérivative, nous emmena à Ville-Vallouise; il pouvait y avoir consultation, car un médecin-major du 22^e, M. Durriez, nous accompagnait. Le programme comportait uniquement l'ascension du Pelvoux.

Une fois nos provisions faites à l'hôtel des Écrins, et les esprits étant exaltés par un bon déjeuner, nous cheminions entre Ville et les Claux lorsqu'un revirement encore inexplicable se produisit dans le programme. Deux de nos compagnons, le docteur Durriez et Antoine Challier, qui n'avaient jamais mis les pieds sur un glacier, ni vu un piolet, ni même fait une véritable ascension, se prirent subitement d'amour pour la Barre des Écrins; les deux guides Estienne devinrent rayonnants, et je m'empressai de mettre aux voix l'accroc au programme; il fut voté, malgré les protestations indignées de Vagnat, qui se résigna cependant à nous accompagner jusqu'au col des Écrins. Le porteur Jean Sémiond fut alors adjoint aux deux Estienne, et nous partîmes sans remarquer que notre corde, suffisante pour le Pelvoux, ne l'était plus pour les Écrins; on put heureusement en trouver une autre au refuge Tuckett.

La journée était superbe; on remonta en flânant la délicieuse vallée d'Ailefroide, puis, après une halte au refuge Cézanne, on prit la direction du refuge Tuckett par un itinéraire nouveau. Les ouvriers du refuge ont dû, en effet, pour faire les transports, créer sur la rive gauche un sentier raide, mais sûr, qui, par le ravin des Combasses, aboutit à l'arête des Pavéoux, à une demi-heure du refuge; la durée de l'ascension est exactement d'une heure et demie depuis le Pré de Madame Carle.

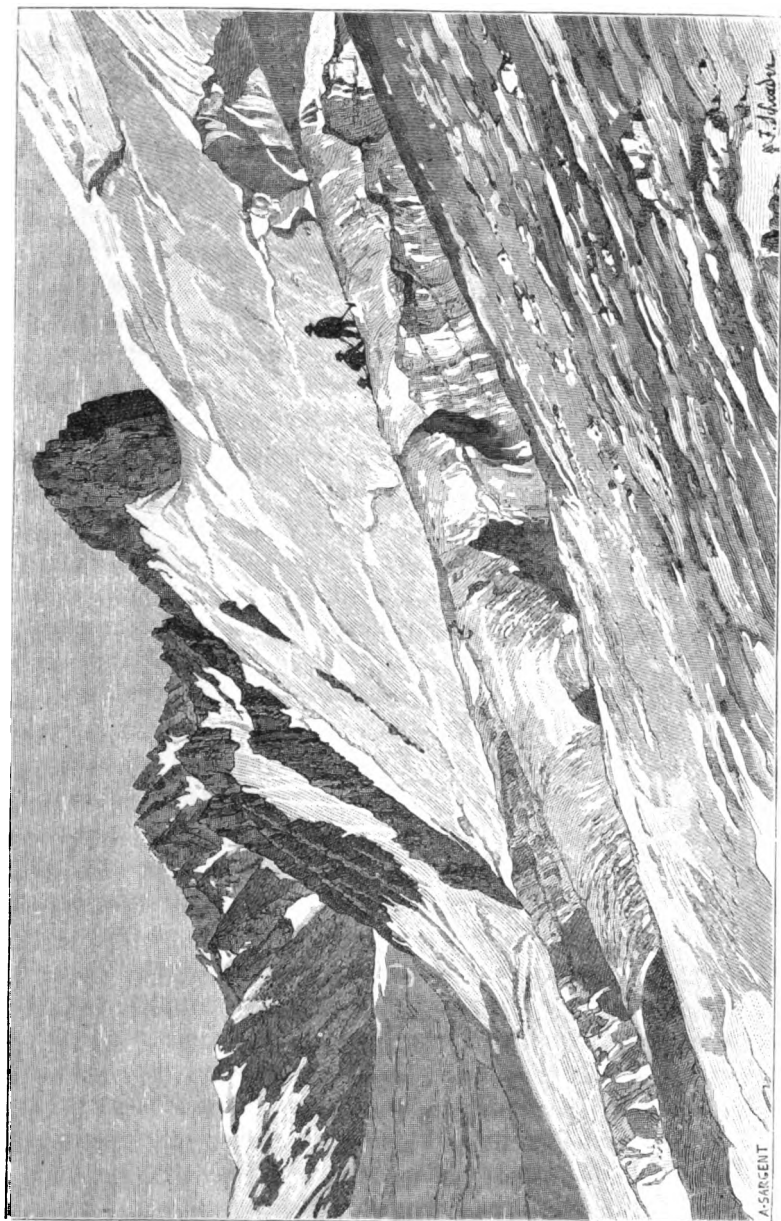
La nuit n'était pas encore venue à notre arrivée, et, comme le refuge avait été entièrement terminé le jour même, nous eûmes le temps d'admirer la note bizarre que jette sur le fond des séracs le nouveau mode de construction imaginé par Alphonse Chancel. Le refuge ressemble à un immense sarcophage, sans toit, à dôme rond ; c'est un vrai monolithe voûté fait en pierre et ciment hydraulique à prise rapide, un roc de taille à braver tous les éléments de destruction.

Le souper d'inauguration fut joyeux entre tous et se prolongea très avant dans la nuit, auprès des grands feux de genévriers. Le refuge est très chaud, et bien que le matériel manquât, — la Section de Briançon n'a plus un centime même pour acheter une couverture, — on dormit bien sur le vaste lit de camp.

Le refuge est construit à côté du creux de rocher qui servait d'abri ; il est muni d'une porte et d'une fenêtre doubles, et peut facilement contenir vingt personnes ; la belle source de Tuckett chante toujours à quelques pas. Sur le registre, j'ai relevé la note suivante qui constitue un document alpin : « L'entrepreneur Borel a commencé les travaux le 10 juillet 1886 avec dix ouvriers. Le 23 une batterie d'artillerie et le 14^e bataillon de chasseurs à pied ont tiré du Pré de Madame Carle plusieurs coups de canon sur le glacier Blanc ; un obus a passé juste au-dessus du refuge. Fin des travaux, 31 juillet. »

Le dimanche 8 août, nous étions debout à 3 h. du matin ; après une montée fort lente, le col des Écrins était atteint à 6 h. 40, et à 8 h. seulement, après le déjeuner, nous reprenions la corde en laissant Vagnat en tête à tête avec la flore et les rochers du col.

Les pentes étaient bonnes, les ponts larges et épais, les névés à point ; nous avions en perspective une longue et belle journée, et on put à loisir faire des photographies et admirer des séracs qui sont la merveille du massif tout entier. Durriez et Challier étaient ravis, et quelque peu



Le Pic des Aigaux et la Barre-Noire, vue prise sous la bergchrund de la Barre des Écrins. Dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Paul Guillemin.

émus par la magnificence du menaçant tableau qui s'offrait à eux pour leur début.

La bergschrund fut en vue à midi; sans hésiter, Estienne Pierre, qui connaît à fond sa montagne et voyait l'inexpérience de deux de ses touristes, prit le parti d'abrégier la durée de l'ascension dans les pentes de glace et se dirigea très au loin, en longeant le bord de la crevasse, vers le Dôme de neige, en visant un point très bas de l'arête. Pour la première fois était ainsi repris entièrement à la montée le chemin de l'arête occidentale suivi par Whympet à la descente.

La bergschrund fut franchie sans peine, un escalier en biais fut ouvert dans un excellent névé, et à peine une heure plus tard nous nous trouvions sur l'arête. Ici la vue du terrible à pic surplombant du glacier du Vallon fatigua Challier, qui dut s'arrêter un peu avant le pic Lory. Je dis le pic Lory, quoi qu'il me soit difficile de comprendre comment on a pu créer une montagne avec un petit ressaut de l'arête même des Écrins, et ne pas glorifier mieux le nom de mon maître illustre et vénéré.

Que dire de l'arête elle-même? Elle a une apparence formidable, mais il y a bien peu de verglas, le rocher n'est pas trop mauvais, et, avec l'aide des guides, on s'habitue peu à peu à circuler sur ce véritable rebord d'un chapeau gigantesque.

A 2 h. le sommet de la Barre des Écrins était conquis, et nous étions tout à la joie de voir enfin notre cher massif du Pelvoux entièrement sous nos pieds. Durriez, sur lequel je comptais le moins, était seul au but avec moi, et nous arrivions sans la moindre fatigue, bien disposés à jouir d'un panorama dont la prodigieuse étendue étonne toujours, bien qu'il soit noyé dans un ensemble un peu monotone et fuyant, sans détails frappants où se reposent les yeux.

Dans un rayon de 500 kilom., pas un nuage ne faisait

tache dans l'immensité; les tons bleus du ciel étaient d'une profondeur idéale, et des milliers de montagnes surgissaient dans une atmosphère transparente et douce. Autour de nous s'entassaient, rapprochées à les toucher de la main, cinquante cimes géantes dont une seule, isolée, suffirait à la gloire d'un pays, et l'unique vue des crêtes des Bans et du Sirac, superposées et enchevêtrées d'une admirable façon, nous ravissait et nous faisait oublier la fuite des heures.

Un cône de neige étroit recouvre le sommet, et me permet d'installer tant bien que mal mon appareil photographique que Sémioud a eu la patience de transporter; malgré la violence du vent, les vues obtenues devaient être passablement réussies. En descendant de quelques pas vers le glacier Blanc, on trouve du reste place pour s'asseoir, et échapper ainsi en partie à la fascination des gouffres sans rivaux qui s'ouvrent sous les pieds.

Il est 3 h. 10 min. quand nous repartons; après le pic Lory nous retrouvons Challier qui n'est pas complètement remis, mais qui se conduira bravement. Plus loin, je m'arrête à examiner une coupure de l'arête que j'avais mal vue en montant; c'est bien le fameux passage d'échancrure dessiné par Whympers; les blocs mobiles ont en partie disparu, mais l'entaille est toujours aussi profonde et terrible à voir, et, en ce point, l'épaisseur de la montagne se réduit à celle d'une galette feuilletée.

La descente de la bonne et courte côte de névé s'opéra sans trop d'embarras, et, la bergschrund étant franchie, nous ne fîmes qu'un saut jusqu'au col des Écrins où Vagnat faisait bonne garde.

Là une surprise nous attendait. Le docteur Vagnat nous raconta qu'il avait entendu nos conversations depuis le moment où nous avions abordé l'arête jusque sur le sommet même. Notre stupéfaction était grande, et nous crûmes à une plaisanterie; mais Vagnat ne riait pas, et il nous répéta point par point tout ce qui s'était dit.

Le col des Écrins est à 3,415 mètr., la Barre à 4,103 mètr.; la différence d'altitude est donc de 688 mètr., et la projection horizontale dépasse un kilomètre et demi; de plus, sur la cime, dans l'air très raréfié, nous nous entendions à peine parler. Nos voix descendaient donc sur les surfaces unies du glacier, ou se renforçaient dans les murailles microphoniques des séracs et parvenaient ainsi jusqu'au col.

C'est la première fois que cet étrange effet d'acoustique est signalé à la Barre des Écrins, et je ne veux pas me risquer à en donner l'explication scientifique.

La troupe était désormais rassemblée et en sûreté, car nous n'entendions pas ajouter à nos fatigues la rude descente sur le refuge glaciaire de Bonne-Pierre, et nous regagnâmes paisiblement le refuge Tuckett, non sans nous être attardés à jouir des splendeurs du soleil couchant, et d'un *Alpenglühn* superbe.

Le lendemain à midi, nous reprenions notre collier à Briançon.

Les appréciations sur l'ascension de la Barre des Écrins varient à l'infini et varieront encore, tout comme l'état si changeant de la montagne; mais on peut donner quelques conclusions précises. Ceux qui ne redoutent pas les longs et durs escarpements monteront par le Sud; ceux qui désirent arriver sans fatigue excessive prendront la face Nord, où l'on se repose pendant que les guides taillent les marches, l'arête étant d'ailleurs à peu près la même pour toutes les directions; mais alors je conseillerai de suivre le chemin d'Estienne, si l'année a été bonne, de façon à n'avoir pas le temps de se glacer les pieds dans les temps froids.

Je ne parlerai ici de l'itinéraire de M. Güssfeldt, par le glacier Noir et l'arête orientale, que pour replacer son ascension dans la liste de celles faites par le Sud; M. Güssfeldt *n'a pas mis*, en effet, *le pied dans la face Nord*.

Quant au passage en col de la Barre des Écrins du Sud au Nord (il reste à faire en sens inverse), il est regardé, par Gaspard lui-même, comme terrible, parce que la descente dans les pentes glacées du Nord n'a pas été *préparée à la montée*; le jour où ce tour de force ne sera pas dirigé par des guides hors ligne, comme Gaspard, Giroux-Lézin ou les Estienne, une expédition finira mal : mon ami Chabrand pourrait en raconter long à ce sujet.

Un dernier conseil : si vous partez du refuge Tuckett, soyez en route à 3 h. du matin; si les guides ne vous ont pas réveillé à point et que le temps soit favorable, c'est qu'ils n'ont pas l'intention de vous mener au sommet; alors ne partez pas, — car il faut avoir pour cette ascension une longue journée devant soi, — et congédiez vos guides en refusant de les payer : ils ne joueront plus à d'autres un *tour* qui tend à devenir classique.

Pierre Estienne et Joseph Estienne ont conduit la course avec une sagesse, une vigueur et une expérience qui m'ont frappé; ce sont là deux merveilleux guides auxquels on peut s'abandonner entièrement. Ils ont en plus deux qualités qui font défaut à beaucoup d'autres guides : ils s'attachent à conduire les touristes au but de leur voyage, et ils n'encombrent pas les sacs de provisions inutiles, dont l'excès oblige à multiplier le nombre des porteurs et fait manquer la plupart des ascensions, en même temps qu'il enfle les notes d'hôtel dans des proportions ridicules.

Montée :	du refuge Tuckett au col des Écrins. . .	3 h.
	du col à la bergschrund.	2 h. 15
	de la bergschrund à l'arête Ouest	1 h.
	de l'arête au sommet.	1 h.
Descente :	du sommet à la bergschrund	1 h. 30
	de la bergschrund au col des Écrins. . .	1 h.
	du col au refuge Tuckett	2 h.

Nota. L'ascension proprement dite ne commence qu'au col des Écrins, et les difficultés ne se présentent qu'à partir de la bergschrund.

REVUE ALPINE (V. l'*Annuaire* de 1882).

24^e ascension, 3 août 1883. — MM. Brulle et Bazillac. Guides : Pierre et Maximin Gaspard et Célestin Passet. Passage en col du Sud au Nord.

25^e, 6 août 1883. — M. Rougier de Rozier et M^{lle} Marie Sireix. Guides : Gaspard père, Adolphe et Michel Folliguet, A. Favret, J. Burnet, C. Clot. Ascension et descente par la face Sud.

26^e, 5 août 1884. — MM. G. et P. Engelbach. Guides : Pierre et Maximin Gaspard. Passage en col du Sud au Nord ; dix-huit heures de marche du refuge du Carrelet à la Bérarde.

27^e, 16 août 1884. — MM. Dupuy et Descombes. Guides : Pierre et Maximin Gaspard. Passage en col du Sud au Nord.

28^e, 23 août 1884. — M. Denys de Champeaux. Guides : Pierre et Maximin Gaspard. Passage en col du Sud au Nord.

29^e, 16 juillet 1885. — M. J. Mathieu. Guides : P. Gaspard et H. Rodier. Passage en col du Sud au Nord : « Roches du Sud verglassées ; le couloir Whymper a exigé deux heures. »

30^e, 13 août 1885. — MM. J. de Gouvello, Mon-Roe et Briant, officiers de chasseurs à pied, Purtscheller et Schulz. Guides : Estienne Pierre, Estienne Joseph, Jean Sémiond, Raymond, et P.-A. Barnéoud. Face Nord ; départ du refuge Tuckett.

31^e, 7 juillet 1886. — MM. A. Chabrand et Ragis. Guides : Gaspard père, M. Gaspard et J.-B. Rodier. Passage en col du Sud au Nord.

32^e, 8 août 1886. — MM. Paul Guillemain et le docteur Durriez. Guides : Estienne Pierre, Estienne Joseph, et Jean Sémiond. Face Nord ; départ du refuge Tuckett.

PAUL GUILLEMIN,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.